

JULES ANTOINE REBUFFAT - 21 janvier 1915

Le 2e classe Jules Antoine Rebuffat, qui sera le second mort de la famille Rebuffat, songeait à son frère Marius : ce dernier avait deux ans de moins que Jules et il venait de disparaître fin septembre, c'est ce que Jules remâchait dans sa tête malgré la gnole infecte distribuée au petit matin avec du café, du fromage, un peu de chocolat et du tabac. L'intendance baptisait rhum un tord-boyaux destiné à effacer l'entendement. Ça ne valait pas la "blanche" qu'on buvait à Mimet avec les raisins ou les cerises trempés dedans. Pour l'instant, Jules se demandait ce que signifiait vraiment "disparu". Il savait seulement que le facteur avait dû apporter l'avis de la "disparition" à ses parents. Lui, Jules, n'eut rien, pas même un jour pour penser à son frère, il comprenait ce que voulait dire "chair à canon" : il en était une parcelle. Partout, on ne parlait que de l'affaire du "15e corps" composé de Provençaux et de Corses, de la défaite de Dieuze, près de Verdun, on parlait de Foch, de Joffre, de Massimy le ministre, de Gervais le sénateur, tous l'injure aux lèvres, la calomnie contre les méridionaux, de l'infamie. Et pour cette soi-disant "trahison", il fallait punir, fusiller les soldats. Le 19 septembre, deux le furent, Jules Antoine Rebuffat le savait : des noms circulaient, le Varois Auguste Odde et le Corse Joseph Tomasini, un berger qui ne parlait pas un mot de français et choisi pour cela. Une honte douloureuse.

Pour le moment, Jules ne pouvait plus penser. Il se trouvait sur les flancs du Vieil Armand, une montagne des Vosges qui ressemblait au Puech, le Géant en moins. Les gens du coin le nommaient d'un nom imprononçable mais les soldats l'appelaient "la mangeuse d'hommes", pas loin de 30.000 venaient déjà d'y mourir. Jules entendait le clairon : un chasseur alpin du 28e bataillon sonnait la charge et le refrain de l'unité pendant que les Allemands bombardaient le sommet avec des

canons à trajectoire courbe. Eux, les chasseurs alpins du 27^e, avaient contre-attaqué la veille pour déloger l'ennemi : en vain, ceux-ci creusèrent des tranchées et s'y fortifièrent.

Jules se disait que c'était absurde : les Français en haut, les Allemands au milieu, les Français en dessous. Et l'autre, avec son clairon pour répondre aux obusiers des tranchées allemandes ! À un moment, les bombes détruisent, dans une énorme explosion, le dépôt de munitions et de vivres de ceux du 28^e. Le 27^e de Jules attaque quand même, s'empêtrant dans les barbelés comme la veille, les hommes tombent dans un vacarme d'enfer, on s'entretue à bout portant, une boucherie dans la fumée, le froid et le feu.

Jules n'est plus un homme, il n'est déjà plus rien lorsqu'il est touché, il ne sait rien de cette mort, une balle, un éclat d'obus, une baïonnette, un couteau de tranchée... Tout d'un coup, il ne respire plus, on lui a arraché la vie, on l'a assassiné !